

	D – J'ai déjà tout raconté...
	10 - Berger
	8 - Île
	AS – Ustensile cuisine

## Il était une bergère

– *J'ai déjà tout raconté à vos collègues, vous n'avez qu'à lire mon dossier.*

Amy soupira en regardant le commissaire. Cela faisait déjà quatre heures qu'il l'interrogeait et la jeune bergère de l'île de Mainland commençait à perdre pied.

– Un touriste a disparu et votre voisin nous a dit vous avoir vue près de l'auberge où il résidait.

– Je ne sais pas de qui vous voulez parler. J'ai l'habitude de me promener dans le village après la traite des brebis. Ça me fait du bien, après tout le mal que je me donne pour subsister dans ce pays austère.

Amy était née aux Shetland il y a dix-huit ans et toute son enfance s'était passée sur ces terres nues où les herbes poussent sous le vent et la pluie. Sa mère, veuve très tôt, l'avait élevée dans la rigueur des traditions écossaises et la fillette au regard bleu vif savait ce qu'elle voulait faire dès son plus jeune âge : s'occuper de moutons, aller sur la lande, être seule dans ces maisons de pierres grises, et regarder tout là-haut les nuages sombres qui annonçaient le mauvais temps.

– Le vendredi cinq septembre, à dix-neuf heures, où étiez-vous, que faisiez-vous ? lui dit le commissaire d'un ton mielleux pour radoucir la jeune fille et lui donner l'opportunité de se laisser aller dans les confidences.

Amy pensait à ses brebis blanches et noires, une race solide dans ce pays de gaillards et de solides filles. Son cousin devait sans doute s'en occuper.

– Le vendredi cinq septembre, vous dites ? Mais j'étais à la maison. Le lendemain, c'était l'anniversaire de ma mère, et je devais préparer le haggis pour toute la famille.

Elle se souvenait de ces repas copieux qui permettaient de faire face au froid de cette île, arrosés de whisky et de bière. Elle se rappelait son père riant, racontant des blagues et sa mère, accompagnée de plusieurs villageois qui s'activaient à la cuisine.

– John Winston, le touriste anglais qui a disparu, vous a rendu visite, à ce que dit le pasteur au courant de tout.

– Je ne sais pas de qui vous voulez parler, je vous dis ! Je ne connais pas de John Winston ! Quant au pasteur, il ferait mieux de s'occuper de ses autres ouailles, je suis une honnête fille, moi !

– Reconnaissez quand même que vous receviez ces temps-ci un homme chez vous ! lui cria le commissaire qui commençait à s'énerver.

C'est vrai qu'Amy avait jusqu'ici une vie quasi de religieuse, élevée sous la garde de diverses personnes de la paroisse pour lui donner une éducation stricte et utile, mais quand ce grand escogriffe avait frappé à sa porte en se disant perdu sur cette lande fauchée par la bise, elle n'eut pas le cœur de le renvoyer et le fit entrer.

Et c'est ainsi qu'ils passèrent la soirée tous les deux, auprès d'un feu rougeoyant dans la cheminée. Elle ne savait même pas son nom et ne lui demanda pas. Restée prude et réservée jusqu'à ce soir, elle se mit à rire et à partager ces moments d'intimité que seuls des futurs amoureux savent encore vivre.

Et cet homme revint à chaque tombée de nuit, pour lui apporter de la joie, de la convivialité et de la chaleur qui faisaient bien défaut dans ces contrées.

Il faut dire que cet inconnu savait lui raconter des histoires, simples et envoûtantes, des histoires de sa vie plutôt aventureuse, des histoires inventées également, et Amy se laissait faire et écoutait avec avidité, cela la changeait bien évidemment de sa solitude et de ses moutons qu'elle aimait mais qui ne lui parlaient pas.

Sa chienne colley Nessie avait l'air d'écouter elle aussi et d'apprécier ces paroles tant elle restait calme, couchée auprès d'eux.

– Oui, avoua-t-elle doucement, j'ai reçu un homme chez moi, mais en tout bien tout honneur, je vous le jure ! C'était un étranger, je ne sais même pas son nom.

– John Winston ! Il s'appelle, ou plutôt s'appelait John Winston, je vous dis, moi, hurla le commissaire. Et vous l'avez fait disparaître ! Dis-le donc, que vous l'avez fait disparaître ! Et où est-il maintenant ? Enterré dans votre jardin ? Noyé dans la rivière ? Répondez !

Amy, troublée, ne savait plus que dire ! Elle était innocente ! C'est vrai qu'un jeudi, vers vingt-trois heures, elle l'avait suivi, par curiosité, après ces instants de bonheur, et fermé la porte de sa maison en lui donnant son plus grand sourire. L'auberge était située à un kilomètre environ de sa chaumière, et ce lui fut facile de marcher dans la nuit, elle qui connaissait le pays par cœur depuis toutes ces années.

Et c'est avec beaucoup de douleur qu'elle vit son invité du soir rejoindre une autre femme, peut-être sa femme, peut-être une gourgandine, qui sait. En tout cas, ce n'était pas une femme du village.

– Je n'ai tué personne ! Je suis une simple bergère élevant des moutons, dans ce hameau loin de tout, loin des intrigues de la ville. Je vis avec ma chienne Nessie et je ne vois personne de la journée ni de la nuit. J'aime être seule et ce n'est pas ce John Winston qui va changer mes habitudes !

– Vous reconnaissez que l'homme qui venait chez vous s'appelait John Winston et qu'il résidait à l'auberge Guest House ?

– Oui, je l'ai suivi un jeudi soir et lui ai demandé son nom la dernière fois qu'il est venu chez moi.

– Vous reconnaissez donc qu'il ne vient plus chez vous, et qu'il a disparu ?

– Je ne sais pas s'il a disparu, mais il ne viendra plus chez moi.

Le dernier souvenir qu'Amy avait de lui, c'était ce vendredi cinq septembre. Il faisait froid, l'automne était déjà arrivé. Dans la salle commune chauffée à bloc par les flammes des bûches, Amy préparait le haggis pour le lendemain, jour de fête pour elle et toute sa famille. John frappa à la porte vers dix-neuf heures trente, comme à son habitude. Elle hésita à lui ouvrir. Le visage de la femme mystérieuse lui revint à l'esprit.

Afin de mettre les choses au point, elle ouvrit. Une certaine gêne s'installa entre eux deux. Elle était sûre qu'il ne l'avait pas vue ce jeudi mais son hésitation à lui sourire, à lui tendre la main, donna à l'homme un certain recul. Et ce furent deux inconnus qui avaient l'impression de se rencontrer pour la première fois.

Amy avait toujours à la main le couteau qui lui servait à ouvrir la panse de brebis afin de la garnir d'abats de mouton et d'oignons. Un frisson parcourut son bras et un début de haine s'empara d'elle, malgré elle.

Non, elle ne pouvait pas aller jusqu'au bout de ses intentions. Elle rangea lentement le couteau sur la pierre d'évier. Mais elle haussa tout d'un coup le ton et demanda son nom à cet individu qui ne lui était apparemment plus rien, et ce qu'il venait faire ici. John lui répondit de façon laconique, sentit qu'elle ne voulait plus de lui pour ces conversations futiles et ses histoires à dormir debout. Tout leur semblait vain et tous les deux se séparèrent, déçus l'un de l'autre.

– L'aubergiste n'a plus vu John Winston à partir du vendredi cinq septembre à dix-neuf heures. Et on ne l'a plus revu depuis. Où est-il maintenant ? Répondez.

Le commissaire prit une allure agressive et Amy trembla.

– La dernière fois que je l'ai vu, c'était le soir du vendredi cinq septembre, effectivement, je me souviens qu'il m'a dit en partant : « Adieu, et c'est un adieu définitif ».

L'idée d'un suicide vint alors à l'esprit du commissaire qui se radoucit.

– Ecoutez, Amy Brodie, nous allons chercher partout dans les parages et continuer nos investigations. Peut-être aurons-nous une réponse. Pour l'instant, vous êtes libre, vous pouvez partir, mais ne vous éloignez pas trop.

Amy le remercia. Pour se changer les idées, et bravant les interdictions, elle se mit à marcher sur la lande, dépassant le village et les hameaux, loin de ces policiers dont elle avait eu peur, peur aussi de sa propre réaction vis-à-vis de John.

Quinze jours après, on appela le commissaire du village voisin, on avait retrouvé John Winston pendu dans une grange isolée.

Depuis ces événements, Amy se promenait chaque soir, après la traite des brebis, respirait l'air embaumé de fougères et de lichens, et se repassait à l'esprit toutes les histoires entendues les heures durant, ces heures où elle n'était plus seule, ces heures d'amitié perdue.

Elle jeta le couteau de cuisine à la poubelle.

***Jacqueline Paut***